

Dante et le Cercle de Colpach

Catherine Gravet

Pour retracer l'influence de Dante sur les écrivains belges, nous n'avons pas abordé les textes, mais **tentons** seulement de décrire le labyrinthe de leurs réseaux de sociabilité, parfois très intime. L'auteur de la *Divine Comédie* s'est souvent trouvé au cœur de leurs discussions. L'oralité cependant ne laisse guère de trace directe dans les archives, et le parcours nous contraint parfois à n'émettre que des hypothèses. Pourtant, Dante pérégrine de Pontigny à Liège, en passant par Colpach, noyau du réseau auquel nous avons consacré de nombreuses recherches pour cerner l'impact intellectuel et moral du Cercle. Et si l'esprit de Colpach a pu agir sur les écrivains, c'est en partie grâce au fantôme tutélaire de Dante.

Curvers, Delcourt, Gide et Desjardins

Les archives d'Alexis Curvers (Liège, 1906-1992), écrivain belge qui a connu le succès avec un roman, son chef-d'œuvre, *Tempo di Roma*, paru en 1957, **expliquent** qu'il a fallu six ans après le décès d'André Gide pour que l'écrivain en herbe se délivre d'une trop grande admiration handicapante. Bien qu'il sût parfaitement qu'il ne faut pas «sacrifier[r] aux idoles», comme Gide l'écrit lui-même dans son journal le 1^{er} août 1934¹ et comme Curvers le rapporte dans son propre journal le 30 juin 1941², Curvers se nourrit de Gide³. En revanche, à Dante, il ne fait qu'une allusion très indirecte, voire décevante: alors qu'il lit *Henri Bru-*

lard de Stendhal, ce dernier «cite "comme exemple de la bassesse bourgeoise" – le style d'une vie de Dante publiée en 1834 dans *La Revue de Paris* par un M. Fauriel, de l'Institut⁴». Les anciens⁵ de la Société Dante Alighieri de Liège, fondée en 1905, et au sein de laquelle Curvers déploya des activités culturelles au profit des mineurs⁶, nous ont pourtant confirmé que Curvers, amoureux de la langue et de la culture italiennes, citait spontanément des vers de la Comédie: rodomontade vaniteuse ou humble révérence? Son amitié pour Ottorina Barbafigera (1904-1959)⁷, les professeurs Marcel Paquot (1891-1988) ou Robert Vivier (1894-1989), entre autres, a fortifié cet amour.

Le prix Prince Rainier de Monaco ouvre à Curvers les portes de quelques salons et cénacles monégasques et parisiens. Mais dès 1932, après un mystérieux séjour à Alexandrie⁸, il établit des liens d'amitié, plus ou moins étroits, plus ou moins sincères, avec quelques intellectuels contemporains dont certains seront nommés ci-dessous.

En 1932, il épouse Marie Delcourt⁹ (1891-1979). Cette grande dame formait avec son ancien étudiant un couple atypique: elle, la travailleuse acharnée, lui, le papillonnant dilettante. Latiniste, helléniste, historienne des sciences, féministe, première femme chargée de cours en philologie classique à l'université de Liège, elle croit fermement au talent de romancier de son jeune mari. Elle l'introduit dans les milieux qu'elle connaît le mieux. Et d'abord, elle lui obtient un poste

de secrétaire auprès de Paul Desjardins (1859-1940).

Dans l'austère décor de l'abbaye cistercienne de Pontigny (XII^e siècle), rachetée par l'intellectuel français et sa femme, se déroulent durant plus de vingt ans (de 1910 à 1914, puis de 1922 à 1939), des rencontres de l'intelligentsia européenne, riches en échange dans tous les domaines de l'esprit. De nombreuses personnalités¹⁰ s'y entretiennent sur des sujets littéraires, philosophiques ou religieux. Ils n'ont pu ignorer le poète majeur qu'est Dante. Chaque jour, un écrivain, un universitaire ou un scientifique traite un sujet – c'est en 1926 que Marie Delcourt y parle des mythes grecs, à la demande de Gide¹¹. Des thèmes politiques y sont souvent abordés, particulièrement en faveur de la coopération européenne. Les « décades de Pontigny » furent la « caisse de résonance » du modernisme condamné par Pie XI¹². Que le catholicisme s'adapte aux normes de la pensée moderne, c'est ce que Paul Desjardins souhaitait.

Durant l'été 1930, Alexis Curvers, qui assiste sans enthousiasme à une décade de Pontigny sur les techniques, reçoit un télégramme lui annonçant la mort de sa grand-mère. Il note: « Sa mort fut le dernier bienfait que je lui dus. Elle me restituait par la douleur le sentiment des réalités véritables. Le premier train m'arracha de Pontigny et de ses verbeux prestiges. Il n'y a pas de technique pour le chagrin, tout au plus un artisanat¹³. » Curvers n'a vécu que la fin de ce bouillonnement, qu'il semble mépriser; il n'a connu que les dernières années de Desjardins, contre qui il semble garder quelque rancune. Curvers note encore: « Beaucoup songé à Paul Desjardins, que j'ai connu trop vieux et ne montrant plus, avec parfois encore des éclairs, que sa décrépitude. Il y mettait d'ailleurs une coquetterie à rebours, sinistre à force d'insistance¹⁴. » Et en 1940: « Pensé à Desjardins. Mon manque d'émotion devant sa mort m'étonne et me fait un peu honte. Sécheresse? Incapacité de pardonner certaines choses (que d'ailleurs je pardonne sans nulle peine, mais en tombant alors dans une indifférence pire sans doute que la rancune)¹⁵? »

Malgré ces sentiments négatifs à l'égard de Desjardins, Curvers avait gardé une collection complète de *L'Union pour la vérité*¹⁶ (publiée par le maître de Pontigny). C'est dans ces pages qu'il faudrait chercher des allusions à Dante. En effet, Desjardins est littéralement imprégné de la figure mythique du poète. Quand il fonde, avec une dizaine d'intellectuels, l'Union pour

l'Action morale en 1892, l'objectif est de moderniser le christianisme, de réveiller le sentiment du devoir moral dans une société corrompue. Cet idéal l'amène à solliciter une entrevue avec le pape, Léon XIII (1810-1903). Fort de la lecture de l'encyclique *Rerum novarum* (1891) consacrée à la doctrine sociale de l'Église, Desjardins « s'avança alors un peu trop imprudemment en allant demander à Rome une quasi-caution pontificale¹⁷ ». À moins qu'il n'attende simplement du pape une « neutralité bienveillante¹⁸ ». Quoiqu'il en soit, encore tout ébloui de sa rencontre avec Léon XIII, il écrit à sa grand-mère: « Il y a des moments où l'enthousiasme le soulève de son fauteuil, ses yeux brillent, et avec son grand nez et son maigre visage pâle, on dirait le fantôme, l'ombre de Dante¹⁹. » C'est dire que Dante était aussi une référence, ou au moins un souvenir iconographique (Giotto, Botticelli), pour la grand-mère maternelle de Desjardins²⁰.

De Pontigny à Colpach, en passant par la NRF

Nous évoquons Desjardins et Pontigny parce que l'esprit des décades donne naissance, en novembre 1908, à *La Nouvelle Revue française*, dont l'*Encyclopaedia universalis* rappelle la haute ambition:

À la fois revue de création et revue de critique, *La N.R.F.* s'est d'emblée imposée comme une revue ouverte, notamment aux littératures étrangères, une revue sans dogme, réagissant au classicisme et au nationalisme littéraires de son époque et soumise à une seule exigence: être chaque mois un « lieu d'asile » pour les écrivains, ne considérer la littérature que sous l'angle de sa qualité et ne juger les auteurs qu'à l'aune de leur talent²¹.

André Gide (1869-1951), Jean Schlumberger (1877-1968), Marcel Drouin (1871-1943), Jacques Copeau (1879-1949), André Ruyters (Bruxelles, 1876-1952), Henri Ghéon (1875-1944), fondateurs de la revue, ont tous été présents à Pontigny (et à Colpach ensuite) avant de se lancer dans la prestigieuse aventure éditoriale. Dans sa thèse de doctorat, Koffman relève 20 occurrences du nom Dante entre 1908 et 1914 – autant que Cézanne et Stevenson, une de plus que La Fontaine, une de moins que Lamartine, Paul Claudel²² ayant atteint le record de 79 occurrences²³,

c'est dire que la **Comédie** est bien présente dans les pages de *La NRF*.

Et c'est aussi l'esprit de Pontigny et celui de *La NRF* qui s'insufflent au château de Colpach. Dès 1920, l'industriel Émile Mayrisch²⁴ et son épouse, Aline de Saint-Hubert, mécènes luxembourgeois, y reçoivent intellectuels et artistes français, belges, allemands. Cette ancienne forteresse médiévale, loin d'être le ma-lébolge, sera le confortable décor de bien des discussions animées où Dante a dû tenir son rang. Desjardins voit Colpach comme un « petit noyau de la future Europe²⁵ ». Marie Delcourt s'émerveille de cet esprit de Colpach, né spontanément dans un lieu inspirant

où l'on s'efforça de créer ou d'entretenir des pensées de paix, des projets capables d'intéresser les hommes sans distinction de nationalité, des plans qui non seulement ne tinsent pas compte des frontières, mais qui même ne fussent réalisables qu'à condition de les abaisser. [...] L'esprit de Colpach était l'esprit même de la nouvelle Europe. M. et Mme Mayrisch n'avaient qu'à vivre et agir, chacun selon son dessein propre, pour donner à ceux qui venaient se reposer quelques jours dans leur belle et accueillante maison les plus fécondes leçons. [...] Le visiteur auquel s'ouvrait cette maison extraordinaire n'avait jamais l'impression d'en interrompre les activités, mais, par un miracle d'hospitalité, il s'y trouvait mêlé et s'en enrichissait presque sans s'en apercevoir²⁶.

Parmi ces activités, Delcourt retient les œuvres sociales de M^{me} Mayrisch, surnommée Loup (1911-1947), organisation d'une maternité ou d'un lycée, et ses traductions. Un romancier y lit son dernier roman. Les discussions vont bon train, avec des infirmières, des sociologues, des jeunes filles émancipées ou des philosophes, à propos de sujets divers: l'enseignement, la politique, l'élevage du cheval de trait, la cinquième symphonie, la pêche à la truite ou la poésie – « utopisme et tradition faisaient alternativement leur partie²⁷ ». L'esprit de *La NRF* y est présent en matière littéraire: ouverture aux auteurs étrangers, absence de préjugés, reconnaissance du talent, « lieu d'asile »...

Gide: toute une vie à lire Dante

Au-delà des conversations à la fois familières et érudites mais par nature volatiles dans le salon des

Mayrisch, peut-être nous est-il possible d'objectiver l'intérêt que porte le cercle de Colpach à Dante au travers de quelques correspondances et journaux, comme celui de Gide²⁸. À toutes les époques de sa vie, en toute circonstance, heureuse ou malheureuse, il est plongé dans la *Divine Comédie*, comme Curvers l'est dans le journal de Gide. En 1893²⁹, entouré de quelques portraits et masques, dont celui de Dante, Gide envisage de traduire la *Vita Nuova* et, en 1925, d'écrire une préface pour la *Vita Nuova*³⁰ – projets qu'il ne réalisera pas. Dans une lettre au poète symboliste belge Albert Mockel (1866-1945), en octobre 1899, il décrit sa journée de cure:

À 7h, le bain. À 7h1/2, regret du bain (et jusqu'au bain suivant, attente latente du bain suivant). À 8h, un chant de Dante. À 9h, lettre à ma moitié. [...] À 12h, chapitre de Michelet. [...] À 5h, conte de Boccace. [...] À 8h, rechant de Dante³¹.

En juin 1905, son travail est entrecoupé de distractions: « Entre-temps je lis [...] de l'italien [...] la *Vita nuova*³². » En janvier 1912, dans le trajet qui descend d'Andermatt à Goeschenen (Suisse), Gide fait référence à Dante pour décrire le brouillard, le vent glacial, le givre qui couvre son manteau et la montagne, « d'une hideur romantique »: « J'enfonçais dans un bolge [*sic*] de l'enfer de Dante³³. »

Le 26 août 1938, il relit le *Purgatoire*, le cite et explique longuement quel bénéfice il tire de cette œuvre canonique du patrimoine mondial:

Une sorte d'instinct [...] m'a fait trouver ce matin la nourriture la meilleure, celle qu'il m'a semblé tout aussitôt que j'attendais dans le *Purgatoire* de Dante, que j'ai repris avec un frémissement quasi mystique. Les vers du début du chant premier m'ont empli le cœur, ou l'âme, d'une indicible félicité. « *Dolce color d'oriental zaffiro. / Agli occhi miei ricomincio diletto / Tosto ch'io uscio fuor dell' aura morta / Che m'avea contristat' gli occhi e il petto.* » Dante est un de ceux à qui je dois le plus (bien plus qu'à Shakespeare par exemple) et dont la voix m'a le plus directement appelé. Je l'ai beaucoup lu au meilleur temps de ma jeunesse, lentement, patiemment, diligemment; avec presque autant d'amour et de soin que l'Évangile³⁴.

Après la mort de sa femme (1938), Gide s'identifie

volontiers à Dante, ou, du moins, compare sa relation platonique avec son épouse à celle de Dante et Béatrice:

tout l'effort de mon amour n'était point tant de me rapprocher d'elle que de la rapprocher de cette figure idéale que j'inventais. Du moins c'est ce qui me paraît aujourd'hui; et je ne pense pas que Dante en ait agi différemment pour Béatrice³⁵.

Doutant de ses jugements et de ses enthousiasmes passés, revenu de tout, Gide persiste toujours dans la référence à Dante et sa Béatrice:

À mon âge et depuis longtemps, j'ai fait mon plein de poésie. Il en va de même pour la musique; et peu s'en faut que je n'ajoute: et pour l'amour. [...] Et c'est mieux ainsi. Dante peut rencontrer par la suite d'autres Béatrices [...]: il n'aura même pas un regard pour elles; il a son suffisant d'amour et d'adoration³⁶.

En octobre 1942, l'heure n'est plus tant à la félicité ni à l'amour idéal ou son souvenir,

la mort s'approche et, même si la résignation n'est pas encore de mise, il faut lutter contre la « stagnation contemplative » et s'efforcer au progrès, avec les personnages de Dante pour guide:

Je me souviens de l'admirable cri de ce damné du Dante (je n'avais pas vingt ans lorsque je l'entendis pour la première fois et quel enseignement j'y puisai pour longtemps ensuite): « Si je pouvais avancer, ne fût-ce que d'un pas tous les cent ans, je me serais déjà mis en route » (*Enfer*, XXX, v. 28) La vraie vieillisse serait de renoncer au progrès³⁷.

Lire Dante reste le suprême plaisir.

Gide, Mayrisch, Delcourt et Dante

Aline Mayrisch, maîtresse des lieux à Colpach, traite Gide en maître, voire en « demi-dieu³⁸ », depuis leur rencontre en 1903. En 1911, Gide propose au comité de *La NRF* un texte de son amie, intitulé *Paysages de la trentième année*³⁹, « le seul écrit personnel qu'Aline Mayrisch ait jamais publié⁴⁰ ». Ce pseudo-récit de voyage⁴¹ mêle destination réelle, la Corse, et fictive, les îles Féroé, dans une démarche autobiographique

dissimulée, notamment, par le choix d'une signature et d'un narrateur masculins, Alain Desportes. S'y opposent la lumière, la beauté, la gloire, le bonheur ensoleillés de la Méditerranée à l'obscurité, au désespoir morne, à l'effort patient et vain symbolisés par la mer de Norvège. L'exergue met en garde contre une interprétation hâtive du premier voyage comme évasion divertissante: un extrait de *La Vie de Henry Brulard* (autobiographie inachevée de Stendhal) donne le ton: « L'absurde ne peut pas aller plus loin, mais mon malheur, fondé sur l'absurde, n'en était pas moins fort réel⁴² ». Au coucher de soleil et aux premières lignes du premier récit, le lecteur se laisse remarquer sur un paquebot qui quitte le port de Joliette. Mais le narrateur se présente quelques lignes plus loin: « J'étais comme un cadavre qui se refroidit. [...] Je suis celui qui est égaré sans retour possible, profondément engagé dans la fausse route⁴³ ». Puis, immédiatement après cette note très défaitiste, il cite *La Divine Comédie*: « *Nel mezzo del cammin di nostra vita*⁴⁴ », et commente, tout en traduisant:

De quel poids non usé ces paroles tant répétées me retombent sur le cœur. Le milieu de notre vie. Le milieu est une sorte de fin. C'est la moitié de la fin, la fin du commencement, le moment que pour s'éveiller attend la conscience. [...] Pour la première fois de ma vie, je comprends l'enfer catholique: la brûlure sans but et sans fin⁴⁵.

Dans sa biographie d'Aline Mayrisch, Germaine Goetzinger, tout en restant au plus près des faits, et retraçant surtout les voyages de son héroïne, propose un chapitre intitulé « Quêtes spirituelles⁴⁶ » où elle la montre en effet fascinée par le mysticisme, en quête du sens de sa vie, et en particulier par les écrits de Maître Eckhart (1260-1328), dominicain allemand accusé d'hérésie pour ses sermons peu conventionnels. C'est probablement sous la houlette de son ami Bernard Groethuysen (1880-1946), philosophe d'origine allemande et calviniste, qu'Aline Mayrisch traduit les écrits du mystique en haut allemand⁴⁷. Curvers, lui, traduit un sermon du latin en français et la revue *Hermès*, à la demande insistante d'Aline Mayrisch, consacre une centaine de pages au mystique en juillet 1937. À cette occasion, Gide félicite son amie et fournit une clé d'explication qui relie intimement ce texte à Dante: dans une sorte de descente aux enfers, Loup mène

« une quête personnelle de spiritualité postchrétienne, qui transcende le temps⁴⁸ », le temps qui fuit inexorablement, laissant tant de regrets, voire de remords et de culpabilité, à celle qui n'en a pas usé comme il aurait fallu. Le glas de sa jeunesse a sonné. *Paysages de la trentième année*, le titre même de ce texte hybride, révèle l'inspiration profonde que son autrice puise dans *L'Enfer*. Elle y exprime ainsi son « dégoût d'elle-même » et se condamne inexorablement à souffrir. Le récit est une parabole de « sa difficulté d'être » au monde (son âme est inquiète, ses ailes se réduisent à des moignons, seul l'instinct, honteux, la retient dans l'existence⁴⁹, affirme-t-elle) et de sa douloureuse et impuissante résistance au désespoir⁵⁰.

D'où vient le goût d'Aline Mayrisch pour Dante? En partie de l'influence de Gide certainement, mais sa correspondance avec Marie Delcourt nous en apprend plus. Après la Seconde Guerre mondiale, les deux femmes ont le sentiment d'avoir atteint l'ultime bolge. Le 27 novembre 1946, Marie Delcourt, qui, bien que la guerre soit enfin terminée, est au bord du désespoir face à la souffrance et à la mort, écrit à Aline Mayrisch, aveugle et gravement malade:

Ma très chérie, je ne puis te dire combien je souffre de penser que tu es privée de tout ce que la vie pouvait t'apporter, que les livres, les tableaux, la nature se refusent à celle qui les aime tant. [...] J'ai l'impression que nous avons touché le fond et que maintenant peut-être nous avons quelques chances de remonter. Cela me rappelle tout à coup la fin de *l'Inferno*, où Dante se retrouve avec le géant. Ce passage m'a toujours donné mal à la tête et sûrement je me le rappelle mal car je perds la mémoire et le livre⁵¹ est dans mon bureau sans feu. Qui sait si nous n'allons pas nous retourner pour remonter au lieu de descendre? La tendre prière que je forme pour toi est celle de quelqu'un qui sait ce que c'est que descendre. Et je vais même te dire le fond de ma pensée: c'est que la vieillesse devrait être épargnée aux infirmes. C'est trop triste et trop difficile⁵².

Le géant qui donne mal à la tête à Marie Delcourt est-il Lucifer, Belzébuth, « cet empereur du douloureux royaume⁵³ » aux immenses ailes de chauve-souris? Dité, ce géant velu tricéphale dont les faces sont symboles d'impuissance, d'ignorance et de haine du bien et du vrai? Celui dont « les six yeux pleurent⁵⁴ » et qui a la moitié du corps plongé dans la glace, un peu comme

Marie Delcourt qui a eu la poliomyélite quand elle était enfant et en a gardé une jambe impotente? Après cet épisode effrayant, le périple au fond de l'enfer se termine: « pour revenir au jour lumineux [...] / Nous montâmes longtemps, lui devant, moi derrière⁵⁵ », à l'image de ce qu'espère Marie Delcourt pour elle et son amie. Dante aide à lutter contre la déchéance même si ses personnages sont loin d'être toujours admirables.

À défaut d'avoir pu assister aux passionnantes conversations du Cercle de Colpach, nous découvrons, à travers journaux et correspondances, que Dante a réellement vécu dans l'intimité de Marie Delcourt et d'Aline Mayrisch – elles ont lu ensemble *La Divine Comédie* en italien pour mieux appréhender le texte. Quand l'exode amène les Curvers à Cabris, à la Messuguière, chez Aline Mayrisch, outre les détails pratiques de la vie quotidienne, les deux femmes s'occupent l'esprit. Ainsi, le 22 août 1940, Aline Mayrisch note-t-elle:

[...] Soirée d'amitié. Marie fait avec Jean [Schlumberger] de la métrique grecque – avec moi du Dante, chacun travaille, excepté moi qui suis trop exténuée pour quoi que ce soit. Grande intelligence de Marie, regard large et plongeant – et cette érudition vaste, modeste et légère dans sa forme⁵⁶.

Et le 22 août 1946, à Aline Mayrisch qui envisage un voyage à Cabris, Marie Delcourt écrit: « Auras-tu des hôtes là-bas, dans ces belles chambres de l'aile ouest où nous étions il y a six ans et où je lisais Dante⁵⁷? » Elles n'en finissent pas de lire et relire Dante.

En guise de conclusion et d'ouverture

Pour les Curvers et Loup, comme pour Gide et Desjardins, Dante et ses personnages sont des sources d'inspiration, des modèles de vie, des leçons de morale, des tremplins philosophiques, et *La Divine Comédie*, un indispensable livre de chevet qui reconforte sur un chemin pavé d'embûches et de malheurs.

À l'heure du mouvement « #MeToo », les positions féministes de Marie Delcourt – elle qui a traduit *Médée* d'Euripide⁵⁸ avec tant de sensibilité et d'empathie pour l'infanticide⁵⁹ – nous font penser à cet odieux personnage qui occupe la première fosse (la « malebolge ») du huitième cercle de l'Enfer: parmi les ruffians et séducteurs, le fourbe Jason se fait remarquer « ce

grand qui vient [...] / Et, malgré sa douleur, se refuse à pleurer. / Quel air royal il tient encore ici⁶⁰!» Une comparaison entre la version grecque d'Euripide et celle, en français, de Marie Delcourt pourrait faire ressortir que ce grand air et cette attitude s'inspirent de Dante. Dis-moi ce que tu cites ou lis, comment tu traduis, et je te dirai qui tu es: dans sa carrière scientifique, Marie Delcourt s'attache souvent à des personnages auxquels elle s'identifie (Œdipe, roi aux pieds enflés⁶¹) ou qui lui répugnent, comme Jason.

Dante subsiste, indirectement, dans l'imaginaire des auteurs belges jusqu'à nos jours. Pour en savoir plus sur l'influence que *La Divine Comédie* a pu avoir sur leur œuvre, il faudrait s'attacher à l'intertextualité,

rechercher les thèmes dantesques. Deux récits d'André Sempoux (1935-2019), «le plus fin des prosateurs [belges]» selon André Bodson⁶², ont été réédités en un seul ouvrage, *Dévoration – Torquato* (2020). Le premier, bref, raconte l'histoire d'un fils qui se sent coupable des exactions d'un père nazi, transposition du mythe de Saturne ou mise en abyme de la figure d'Ugolin, cannibale figé dans la glace du dernier cercle de *L'Enfer*. Pour cette fiction, en italianiste fin connaisseur de l'œuvre de Dante, Sempoux s'inspire d'un personnage qui révèle les cruels secrets d'une relation toxique entre un fils et son père. Dantologie et psychanalyse nous montrent le chemin vers une analyse littéraire et thématique approfondie.

Note

- ¹ André Gide, *Journal 1889-1939*. Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1951 [désormais J1], p. 1213.
- ² Alexis Curvers, *Journal (1924-1961)*. Catherine Gravet (éd.). Metz, Université Paul-Verlaine, 2010 [désormais CJ], p. 239.
- ³ Curvers se dit souvent «plongé» dans celui de Gide (notamment 11/1939, CJ, p. 78; 01 et 08/1940, CJ, pp. 109-110; 177; 02/1941, CJ, p. 199; 09/1944, CJ, p. 369) ou en train de penser à Gide (23/10/1940, CJ, p. 179; 06/03/1941, CJ, p. 214; 04/08/1943, CJ, p. 307; ou 28/02/1945, CJ, p. 422). Le 12/01/1941 (CJ, p. 187), il avoue: «Seuls, le souvenir, l'exemple, la leçon d'André Gide me soutiennent beaucoup. Auprès de lui, chacun se sentait porté à sa hauteur maximum.» Il est à l'affût de la moindre parution de Gide (*La N.R.F.*, 02/1941 par exemple, CJ, p. 199 ou *Les Lettres françaises*, 21/11/1944, CJ, p. 401) ou sur Gide (*Le Goéland*, 04/1951, CJ, pp. 447-448).
- ⁴ CJ, 11/02/1942, p. 278. Claude Fauriel (1772-1844), auteur d'un cours, *Dante et les origines de la langue et de la littérature italiennes* (1854), où il juge *La Vita nuova* bizarre et pleine d'enfantillages pédantesques. Curvers ne comprend pas «si Stendhal sent la bassesse dans les *sujets* ou seulement dans la façon de les traiter.» (CJ, p. 278)
- ⁵ Notamment Auguste Francotte et sa sœur, ou Suzanne Crahay, sœur de Roland, élève de Marie Delcourt.
- ⁶ Voir Alexis Curvers, «Entre le Tibre et la Meuse», dans *Synthèses*, 4^e année, n° 5, 1949, pp. 180-188. Cet article, dédié «Au comte et à la comtesse Borromée», fait suite au voyage des Curvers en Italie (06/1948).
- ⁷ Florentine, secrétaire de la Société et attachée culturelle auprès du Consulat général d'Italie à Liège. Traductrice du *Grand Meaulnes*, docteur de l'Université de Florence.
- ⁸ «La lecture du journal ne permet pas, hélas, de reconstituer certains pans de la vie de Curvers, et notamment les années cruciales [...] qui précèdent et suivent le succès de [...] *Tempo di Roma* (1957). Rien hélas ne nous indique ce qui

- a déterminé l'évolution idéologique et spirituelle d'un écrivain [...]» Catherine Gravet, «Introduction: "Vivre, c'est faire semblant de vivre... et vivre était tout mon talent"», dans CJ, p. 13. Nous pourrions ajouter l'inconnue de la relation Curvers/Dante.
- ⁹ Cf. Catherine Gravet, «Une carrière en sciences humaines. Marie Delcourt à travers ses correspondances», dans Vincent Genin (dir.), *Une fabrique des sciences humaines. L'université de Liège dans la mêlée (1817-2017)*, Bruxelles, Archives Générales du Royaume, 2019, pp. 153-170.
- ¹⁰ André Gide, Roger Martin du Gard, Pierre Viénot, Jean Schlumberger, François Mauriac, Jacques Rivière, Paul Valéry, Paul Claudel, André Malraux, Antoine de Saint-Exupéry, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Thomas Mann, etc.
- ¹¹ Cf. Aline Mayrisch-de Saint-Hubert et Marie Delcourt, *Correspondance 1923-1946. Avec quelques lettres d'Aline Mayrisch à Hélène Legros, Alexis Curvers, Denise Halkin*. Catherine Gravet & Cornel Meder (éd.), Luxembourg, Amis de Colpach, 2009 [Désormais AM/MD].
- ¹² Anne Heurgon-Desjardins, *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*. Études, témoignages et documents inédits. Paris, P.U.F., 1964.
- ¹³ CJ, p. 65.
- ¹⁴ CJ, 21/11/1939, p. 80.
- ¹⁵ CJ, 08/04, p. 144.
- ¹⁶ La BNF ne dispose que de quelques numéros de cette revue, dont le titre entier est *Correspondance – Union pour la vérité*, publiée à partir de 1906 (ISSN 2420-5850), disponibles sur son site <https://gallica.bnf.fr/> (consulté le 30/01/2025), voir le catalogue: <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34532069v/date>.
- ¹⁷ Cf. «Paul Desjardins, avant la fondation de Pontigny: Le parcours d'un intellectuel dans le siècle», pp. 19-59, en ligne: <https://books.openedition.org/septentrion/49157?lang=fr#anchor-fulltext>. Consulté le 22/12/2024.

- ¹⁸ *Ibidem*.
- ¹⁹ Cf. Anne Heurgon-Desjardins, «Les Décades de Pontigny et de Cerisy: de Gide à Queneau», dans *L'Art des confins, Mélanges offerts à Maurice de Gandillac*, Paris, P.U.F., 1985, pp. 33-48, p. 36.
- ²⁰ Elle «était issue d'une famille de directeur des contributions directes.» Cf. <https://books.openedition.org/septentrion/49157?lang=fr#anchor-fulltext>. Consulté le 22/12/2024. L'enseignement imparti aux jeunes filles du XIX^e siècle comprenait-il la lecture de Dante dans le texte ?
- ²¹ Cf. <https://www.universalis.fr/encyclopedie/nrf-nouvelle-revue-francaise/>. Consulté le 22/12/2024.
- ²² Claudel publiée une «Introduction à la poésie de Dante» (1921). Cf. Dominique Millet-Gérard, «Claudel-Dante 1921», dans *Revue de littérature comparée*, vol. 1, n° 377, 2021, pp. 114-125.
- ²³ Maaïke Neeltje Koffman-Bijman, *Entre classicisme et modernité*. La Nouvelle Revue Française dans le champ littéraire de la Belle Époque. Thèse de doctorat, Université d'Utrecht, 05/11/2003, pp. 269-270. Pdf en ligne: <https://dspace.library.uu.nl/bitstream/handle/1874/628/full.pdf?sequence=3&isAllowed=y>. Consulté le 22/12/2024.
- ²⁴ (1862-1928), fondateur de l'ARBED, groupe sidérurgique.
- ²⁵ *Colpach*, Luxembourg, Amis de Colpach, 1978, p. 3.
- ²⁶ Marie Delcourt, «L'esprit de Colpach», dans *Colpach, op. cit.*, pp. 30-34.
- ²⁷ *Ibidem*.
- ²⁸ Nous n'évoquons pas ici les essais critiques de Gide: Dante est au centre de sa réflexion sur l'Europe et les littératures européennes.
- ²⁹ J1, p. 49.
- ³⁰ Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, 4 t., dans les *Cahiers André Gide* n°s 4, 5, 6 et 7, Paris, Gallimard, 1973-1977. T. 1, p. 255.
- ³¹ André Gide & Albert Mockel, *Correspondance (1891-1938)*. Gustave Vanwelkenhuyzen (éd), Genève, Droz, 1975, p. 232.
- ³² J1, p. 165.
- ³³ J1, p.361.
- ³⁴ J1, p. 1315.
- ³⁵ André Gide, *Et nunc manet in te* (1951), dans *Journal 1939-1949. Souvenirs*. Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1954 [désormais J2], p. 1124.
- ³⁶ Cf. *Ainsi soit-il* (1952), J2, p. 1194.
- ³⁷ J2, pp. 138-139.
- ³⁸ Pierre Masson, «Les voyages imaginaires d'Aline Mayrisch: Paysages de la trentième année», dans *Aufbrüche und Vermittlungen*, 2010, pp. 413-420 (p. 413).
- ³⁹ Aline Mayrisch de Saint-Hubert (signé Alain Desportes), *Paysages de la trentième année* dans *La Nouvelle Revue française*, n° 33, septembre 1911, pp. 329-362. Réédité dans *Toute la noblesse de sa nature*, Recueil des écrits publiés par Aline Mayrisch-de Saint-Hubert réunis par Cornel Meder, préface de Frank Wilhelm et Hans Manfred Bock, Luxembourg, Cercle des Amis de Colpach, 2014, pp. 138-163. [Désormais TNN].
- ⁴⁰ Masson, art. cité, *Ibidem*.
- ⁴¹ Au sujet du genre littéraire auquel appartient ce texte, voir Catherine Gravet, «À propos de *Paysages de la trentième année*», dans *Galerie*, vol. 3, n° 34, 2016, pp. 344- 360.
- ⁴² TNN, p. 138.
- ⁴³ TNN, p. 140.
- ⁴⁴ TNN, p. 141. *Enfer*, I, 1.
- ⁴⁵ TNN, p. 141.
- ⁴⁶ Germaine Goetzinger, *Aline Mayrisch-de Saint Hubert 1874-1947. Une vie de femme à la croisée du féminisme, de l'engagement social et de la littérature*. Trad. de l'allemand: Florent Toniello. Luxembourg, Éd. Guy Binsfeld, 2024, pp. 322-364.
- ⁴⁷ *Idem*, p. 352.
- ⁴⁸ *Idem*, p. 359.
- ⁴⁹ TNN, p. 139, 141, 142.
- ⁵⁰ Cf. Pierre Masson, art. cité, p. 420.
- ⁵¹ Philippe Curvers, neveu et ayant droit des Curvers, m'a confié un exemplaire de *La Divine Comédie* ayant appartenu à Marie Delcourt: traduction, préface, notes et commentaires par Henri Longnon. Paris, Classiques Garnier, 1938.
- ⁵² AM/MD, p. 428.
- ⁵³ Longnon, trad. citée, Chant XXXIV, p. 189.
- ⁵⁴ Longnon, trad. citée, p. 190.
- ⁵⁵ Longnon, trad. citée, p. 192.
- ⁵⁶ AM/MD, pp. 110-111.
- ⁵⁷ AM/MD, p. 406. Suzanne Crahay (née en 1918), enseignante, nous a confié avoir lu Dante avec son amie Marie Delcourt.
- ⁵⁸ Euripide, *Théâtre complet*. Présentation et traduction de Marie Delcourt-Curvers. Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1962, pp. 125-198.
- ⁵⁹ Dans la notice qui précède sa traduction, Marie Delcourt cherche les causes de l'infanticide, la première étant la «robuste sensualité» de Médée qui a su «faire du plaisir un élément de sa fidélité et de sa confiance». Jason ayant déserté son lit, Médée «ne pourra revoir [ses fils] sans revivre, saignante blessure, la seconde où l'amour de Jason les mit en elle.» Euripide, *op. cit.*, p. 129.
- ⁶⁰ Longnon, trad. citée, Chant XVIII, p. 102.
- ⁶¹ Cf. Marie Delcourt, *Œdipe ou la légende du conquérant*. Paris, Les Belles Lettres, «Confluents psychanalytiques», 1981.
- ⁶² Voir la citation sur le site de la maison d'édition Weyrich, consulté le 13/12/2024: <https://blog.weyrich-edition.be/actualite/le-plus-fin-de-nos-prosateurs-actuels/>